

Introduction

On peut s'en réjouir ou s'en irriter, le fait est là : depuis près de deux décennies, l'adolescence est un thème éditorial « porteur » (et, donc, « vendeur »...). Sociologues, psychologues, pédagogues et ethnologues rivalisent d'articles et d'ouvrages, individuels ou collectifs, voire d'allure encyclopédique, sur « l'âge bête » et, bien souvent, ses aléas. De nombreux éditeurs, qui ne sont pas forcément spécialisés dans les sciences humaines, accueillent aujourd'hui des études *ad hoc*, quand ce ne sont pas des collections plus ou moins abouties...

Cette intense production est vertébrée par un constat si consensuel que l'on s'étonne qu'il fasse couler tant d'encre : sensibles mais distants, spontanés mais déroutants, fragiles mais impulsifs, à la fois familiers et porteurs d'une irréductible étrangeté, les adolescents constituent une figure psychosociale marquée, entre toutes, du sceau du paradoxe.

Face à cette réalité, qu'observons-nous ? Le fait que tous *les adultes* (parents, professionnels, citoyens *lambda*) *ont tendance à osciller*, eux aussi et sans répit, *entre l'attachement et l'appréhension, voire le rejet, vis-à-vis de la « planète » adolescente.*

La nature foncièrement spéculaire de cette réaction pose problème. En effet, les choses ainsi campées, *le regard que les adultes portent sur les adolescents risque bien de demeurer stérile, voire contre-productif, car en miroir* (creuset des affrontements les plus aveugles...), *et le discours « savant » tenu aux uns et aux autres de se cantonner au conseil et à la recette* (dans telle situation, telle réponse éducative doit être prescrite, point), d'abord bienveillants puis (bien vite, une fois que ça n'a pas « marché ») appliqués à la lettre, autoritaires...

La complexité adolescente appelle un tout autre positionnement de la part du témoin ou de l'interlocuteur adulte : il s'agit de résonner (au double

sens de donner une réponse et de penser de façon active) à la manière d'un écho, qui amplifie et propage les sons – les met en perspective et, ce faisant, en enrichit la gamme – et dont l'atténuation laisse une trace qui ouvre l'esprit et pacifie... *C'est à la dialectique de la diffraction et de la reprise, de la répétition et du changement, de la saturation et de la surprise, de la rupture et de la création – et non à une réplique paranoïaque en forme de talion (de retaliation, comme disent les Anglo-Saxons) normatif – que nous convient les facettes tour à tour attendrissantes et irritantes de l'énigme adolescente.*

Tiré d'une pratique institutionnelle de psychologue, cet essai est le fruit d'« états d'âme travaillés » issus de rencontres cliniques (donc « désorganisantes » et, comme telles, matrices d'interrogations et de remaniements) avec des adolescents et des parents d'adolescents.

Le lecteur est invité à un parcours qui comporte deux séries d'étapes.

Une première partie insiste sur des *occurrences intrapsychiques et relationnelles assez peu décrites par les auteurs, mais vers lesquelles la relation thérapeutique conduit souvent le psychologue, l'adolescent et ses proches*: le « bon usage » possible des formes paroxystiques de la crise juvénile ordinaire; l'impact tumultueux de la monoparentalité conjuguée à la précarité sociale; le recours à des textes écrits par d'autres jeunes en guise de « bouée mentale » lors de la traversée de « l'âge ingrat »; le surinvestissement adolescent de l'espace (ou de ses « territoires ») comme voie d'accès à la temporalité adulte; le cas particulier des adolescents amoureux qui peinent à concrétiser leur flamme; la façon dont l'imaginaire juvénile travaille à digérer les « mauvaises rencontres » pulsionnelles et sociales et à prévenir la violence agie; les mises en danger « silencieuses » et implosives de soi; les prises de risques qui ont pour théâtre le cadre familial.

6 -

La seconde partie *situe ces manifestations cliniques à l'échelle des pratiques psychologiques mises en œuvre dans un Point Accueil Écoute Jeunes (PAEJ)*, espace institutionnel qui a pour vocation spécifique la prise en charge ambulatoire des adolescents (« petits et grands », c'est-à-dire âgés de 12 à 25 ans) qui s'engagent de façon excessive dans les comportements risqués et de leur entourage: la guidance psychoéducative et ses limites techniques; le travail en réseau avec les institutions psychiatriques; l'accueil groupal de fumeurs de cannabis orientés par la justice; l'accueil groupal de parents confrontés à des difficultés relationnelles persistantes avec leurs adolescents.

Ce cheminement réflexif a pour fil rouge une observation clinique encourageante: *la rencontre entre un psychologue et un adolescent suscite une « déflagration » heureuse, car toujours promotrice de changement* (de part et d'autre), et dont l'effet maturatif, à l'instar des « âmes bien nées » selon la phrase célèbre de Corneille, « n'attend point le nombre des années ».

Première partie

– Souffrances adolescentes

I- ACCUEILLIR L'ADOLESCENT QUI « PÈTE LES PLOMBS »

Face à un adolescent en état de crise psychique, les familles ont l'habitude de recourir aux services d'un psychiatre. Le jeune fait l'objet d'une évaluation diagnostique, d'une prescription médicamenteuse et, parfois, d'une hospitalisation en milieu spécialisé. La littérature psychiatrique est abondante sur ce point, même si elle ne spécifie guère l'adolescence par rapport aux autres âges de la vie.

-7

Les psychanalystes, eux, sont moins inspirés. Pourquoi ? Parce qu'ils ont tendance à diluer la possibilité d'un accident psychique à l'adolescence dans une idée consensuelle : l'adolescence est en elle-même une période critique aux niveaux psychique et relationnel. Par conséquent, l'état de crise d'un jeune patient tend à embarrasser le psychanalyste, plus à l'aise (et à son confort ?) avec le symptôme : le mal-être stable dont l'analysant parle séance après séance, l'*habitus* de sa souffrance. Dans les faits, un adolescent qui « pète les plombs » sur le fauteuil ou le divan est donc souvent transféré sans délai vers un psychiatre, à qui le psychanalyste « refile le (gros) bébé ».

Mon expérience clinique auprès d'adolescents et de parents d'adolescents suggère que *l'état de crise psychique juvénile constitue pourtant une indication de psychothérapie.* Dans le détail, *le maintien d'une écoute psychologique peut modifier vite et bien un fonctionnement psychique mis sévèrement en crise.* Cette possibilité est due à l'intensité du remaniement psychique et relationnel qui s'opère chez tous les adolescents ; on parle d'un âge de passage, de transition, d'entre deux. En effet, ce bouillonnement crée une « fenêtre »

(au sens où l'entendent les astronomes : une conjoncture exceptionnelle), une perméabilité de l'inconscient grâce à laquelle ce qui est en jeu chez un adolescent en crise psychique marquée peut être repéré, approché et transformé (de façon originale et, peut-être unique, dans la vie du sujet) dans la relation thérapeutique.

Bien sûr, je ne prétends pas qu'une intervention psychanalytique à l'adolescence soit en mesure de prévenir et d'enrayer un processus schizophrénique ! Je soutiens de façon plus modeste que le psychanalyste confronté à certains états de crise chez un adolescent (tels que des accès dépressifs, des attaques de panique, un retrait prononcé, voire une bouffée délirante d'origine toxique, cannabis ou LSD, ou non) peut alors « saboter » le risque d'installation d'une souffrance mentale chronique ; bien entendu, l'intervention psychologique doit parfois s'allier à un traitement médicamenteux. *Il s'agit de sentir avec le jeune que les moments critiques (même d'allure psychotique ; c'est d'ailleurs souvent le cas) qui le saisissent sont riches de potentialités d'évolution positive.* Toutes les crises ne mènent pas à la catastrophe et celle-ci peut être, dans de nombreuses situations, désamorcée. À cet effet, l'analyste doit de manière liminaire avoir une expérience patente de la particularité de la relation d'objet chez les adolescents.

Rappels cliniques

- 8 - La relation juvénile d'objet se caractérise par :
- Un délaissement marqué des adolescents pour leur propre enfance ; ça ne les intéresse plus et, en cas de mal-être, ça ne leur « dit » rien et c'est inutile. Le bouleversement psychique impulsé par la puberté leur ôte le désir et la nécessité d'y faire référence.
 - Une tendance à s'opposer à leurs parents (et/ou à d'autres adultes), qui sont (souvent) en manque d'appuis psychiques et relationnels, alliée à un besoin secret mais rarement verbalisé comme tel de vérifier qu'ils peuvent continuer à compter sur père et mère en cas de difficulté importante.
 - Un surinvestissement de la fréquentation des pairs d'âge, mais sans que l'adolescent soit toujours capable d'élaborer ce mouvement relationnel ; pris dans l'instantanéité des expériences correspondantes, il manque de recul par rapport à ce qu'il vit.
 - Un renouvellement constructif de l'attachement aux grands-parents, qui sont le plus souvent aimants, stables (ou stabilisés !), suffisamment éloignés du jeune sur le plan générationnel pour ne pas être ressentis comme intrusifs et qui, surtout, ont plus ou moins prise (ou ascendance, dans tous les sens du terme) sur les parents de l'intéressé.

Le balisage généalogique, voie royale pour la prévention des troubles mentaux

En lien avec ce dernier point, au cours des rencontres psychothérapeutiques, les adolescents effectuent de façon fréquente et spontanée des rapprochements entre leur propre vécu et celui de leurs aïeux (grands-parents, grands-oncles et tantes, voire arrière-grands-parents), d'une manière qui transcende le conflit de générations parents-jeunes (sans escamoter ce conflit ; il s'agit de tisser un contenant psychique *ad hoc*). Au gré de leurs associations mentales, ils se font enquêteurs vis-à-vis de leur famille élargie et de ses aléas : pour transformer leur attachement vis-à-vis des parents, ils aménagent une place pour leurs autres ascendants, perçus comme des figures tutélaires, dans leur expansion vers « le monde ». Ils adoucissent ainsi, sur le mode du pontage, le caractère écrasant de l'articulation générationnelle devenue verticale qu'ils réalisent avec leurs parents ; ceux-ci développent souvent une envie inconsciente à l'égard de l'adolescent qui, sur le plan sexuel, joue désormais dans la cour des adultes tout en ayant « la vie devant lui ».

L'adolescent qui est « ordinairement » mal dans sa peau joue à frayer avec le souvenir de ses ancêtres. Mais chez un jeune en état de crise psychique accentuée, ce compagnonnage fantasmatique avec les aïeux (parfois prolongé par une précipitation de la fréquence des rencontres réelles avec les intéressés) constitue une nécessité comme vitale pour ne pas devenir « fou ». Pour dire les choses autrement, je pense que *la capacité juvénile de rêverie autour de l'histoire et de la géographie familiales sur plusieurs générations constitue le plus efficace des arrimages préventifs contre le risque de maladie mentale.*

- 9

De façon corrélative, l'état de crise bouscule et met à l'épreuve cette capacité, moins pour la détruire que pour vérifier qu'elle tient bon dans la tourmente. Le psychanalyste est à même d'encourager l'adolescent en crise à poursuivre contre vents et marées son entreprise de balisage généalogique. Il lui revient, à cet effet, de construire une alliance thérapeutique prompte, inventive et pugnace avec son jeune interlocuteur.

2- QUAND LA MONOPARENTALITÉ FAIT MAL

Mokhtar est aux abois pour sa mère

Âgé de 16 ans, élève en classe de Première, cet adolescent m'est adressé par l'assistance sociale de son lycée, avec laquelle notre équipe entretient des rapports professionnels fréquents et sympathiques. Mokhtar surprend par son apparence physique (falote, imprécise) et ses gestes (un peu déliés,

comme reptiliens). Il semble avoir du mal à habiter son corps, qui ressemble davantage à celui d'un préadolescent que d'un adolescent post-pubère. À la différence de la plupart des autres jeunes, il est vêtu sans recherche, sans *look*. On sent que sa présentation ne trahit aucun désir de s'affirmer et de séduire. Son discours est à l'avenant. D'une voix criarde, tendue et un peu agressive, comme s'il s'adressait à un employé administratif et non à un soignant, Mokhtar me réclame de l'aide... pour sa mère. Divorcée depuis cinq ans, cette femme élève seule ses deux enfants (l'adolescent a une sœur cadette âgée d'une dizaine d'années). Mokhtar me décrit avec hargne un appartement sordide, humide, terne et mal chauffé dans un HLM. Il insiste sur le fait que sa mère est incapable de travailler du fait d'un problème aux vertèbres et que ses revenus sont beaucoup trop faibles au regard des factures qui s'accumulent. Il fait également état d'une menace d'expulsion pour impayés de loyers. Il ajoute qu'il réfléchit jour et nuit à la possibilité de gagner de l'argent pour épauler sa mère, quitte à interrompre sa scolarité. Je lui demande alors si cette femme est en contact avec une assistante sociale pour faire face à ses difficultés financières. Mokhtar me lance avec force : « Les assistantes sociales ne peuvent rien pour ma mère. Elles sont inutiles et inefficaces. Elles ne veulent pas nous aider. Ma mère n'a que moi. Je suis son seul soutien, » avant d'ajouter : « Personne ne veut m'aider. Je m'aperçois que je suis venu ici pour rien. » Je sens dès ce moment que les tourments de cet adolescent ne sauraient se résumer à ceux d'un « bon fils » soucieux pour sa mère dans le besoin et qu'il se présente comme s'il faisait psychiquement corps avec elle, mais Mokhtar ne me donne alors pas l'occasion d'approfondir cette impression : il se lève, me salue de façon sèche et part. Je reste seul avec ma perplexité.

De la mère victime sociale au monstre éducatif

Invité à revenir me voir par l'assistante sociale de son lycée, à laquelle j'avais entre-temps fait un retour d'informations techniques dans le cadre du « secret professionnel partagé », Mokhtar se présente de manière moins véhémement. Il paraît à présent triste. Très vite, il me reparle de sa mère, mais d'une tout autre façon. Il ne la dépeint plus comme une victime sociale qu'il serait le seul à pouvoir aider, mais comme un tyran domestique : « Elle m'interdit de sortir. Elle n'a jamais un mot ou un geste d'affection pour moi. Il n'y en a que pour ma sœur, et encore. Elle est radine à l'extrême. Je porte les mêmes vêtements depuis une éternité. Je ne mange pas à ma faim. Je ne pars jamais en vacances. On ne fête jamais mon anniversaire ; pareil pour Noël. » Je suis étonné tant par cette avalanche de doléances que

par l'image clivée que Mokhtar a de sa mère. Je demeure un peu silencieux. L'adolescent achève de vider son carquois de plaintes et se tait aussi, avant de pleurer. *In petto*, je soupire d'aise, car ses larmes me dévoilent (enfin) un aspect plus humain, ou humanisé, de lui-même : il n'est pas dépourvu de capacité dépressive. Je lui tends un mouchoir puis l'interroge sur sa vie scolaire. Il a du mal à avoir des copains. Quant aux copines, il grommelle : « Zéro au tableau de chasse. Je suis sûrement le seul du lycée à n'être jamais sorti avec une fille. Personne ne veut me parler. On se moque de moi. Je suis rejeté par tous. » A-t-il des loisirs ? Il me répond que non, avant de concéder qu'il aime quelquefois lire ou regarder la télévision puis de remonter de manière défensive sur ses grands chevaux : « Mais avec ma mère, cette femme infernale, je n'ai aucun moment de répit. » Après ce nouveau pic d'allure schizoparanoïde, Mokhtar s'apaise. Je lui explique qu'il a sa place au Point Accueil Écoute Jeunes, qu'il n'y a rien d'infâmant à fréquenter ce lieu, qu'il peut également rencontrer mes collègues (que je lui présente après l'entretien) et que je souhaite le voir de façon assez régulière. Il accepte.

Y a-t-il un tiers dans l'institution ?

L'entretien suivant est houleux. Mokhtar se dit terrorisé par sa mère, qui l'oblige le Dimanche à l'accompagner chez son amant et l'y enferme dans une pièce sombre : « Elle me trimbale comme un morceau de chiffon et je reste cloîtré comme un mort pendant qu'elle couche avec son mec. En plus, lui, c'est un sale type. Il ne me regarde et ne me parle jamais, comme si je n'existais pas. » Le côté « sauveur de ma pauvre mère » reprend alors le dessus dans le discours de l'adolescent : « Ce mec la méprise. D'ailleurs, les hommes défilent et profitent tous d'elle. C'est dégueulasse, et personne ne dit rien. » Je l'interroge sur ses rapports avec son père : « Il ne veut pas me voir et je le déteste. Il a plein de fric, mais il ne nous donne pas un centime. » Est-ce parce que j'ai fait référence au tiers par excellence ? Toujours est-il que l'adolescent me demande de manière subite de lui rendre service, non plus pour sa mère mais pour lui vis-à-vis d'elle : « Est-ce que vous pourriez téléphoner à ma mère ? Je vais vous donner son numéro. Elle sait que je viens ici. J'ai peur qu'elle m'engueule comme un poisson pourri lorsque je rentrerai. S'il vous plaît, demandez-lui qu'elle me rende la vie moins difficile. » Je promets à Mokhtar d'appeler sa mère après notre entretien et avant qu'il ne soit rentré chez lui (vingt minutes à pied). Je sens que j'ai autant besoin de faire ce geste pour lui que pour moi, tant il a su me communiquer son angoisse ! J'ai besoin de sortir du moment de « folie à deux » que l'intensité de la détresse de l'adolescent nous a fait vivre et, pour

cela, de communiquer de façon directe avec sa mère. Bien sûr, lorsque je compose le numéro de téléphone, je me prépare à une éventualité : poser des limites à cette femme si elle me parle de manière inconséquente de son fils.

De la gorgone à une femme quelconque

La voix de la personne qui décroche n'a rien de celle d'une mégère. Je me présente avec sobriété et lui dis que son fils m'a fait part d'un climat familial tendu. J'ajoute aussitôt que l'institution où je travaille reçoit aussi les parents et que j'aimerais assez la rencontrer pour que nous fassions le point au sujet de Mokhtar. Elle me dit d'un ton plutôt posé et avec un niveau de langage qui n'évoque guère la misère intellectuelle : « Mon fils s'angoisse pour un rien et en fait des montagnes. Il n'arrive pas à se détendre. Je crois qu'il est un peu jaloux de sa petite sœur et qu'il n'a pas beaucoup de camarades. Je suis d'accord pour que l'on se voit. » Nous prenons rendez-vous. Je précise pour terminer, mais sans y mettre d'insistance, que Mokhtar est très mal dans sa peau ce jour et qu'il appréhende un peu la soirée qu'il doit passer avec sa sœur et elle. Elle affirme qu'il n'a aucune raison de s'inquiéter (« je ne vais pas le manger ») et nous raccrochons.

12 -

Je suis satisfait sur un point de ce bref échange téléphonique : la mère de l'adolescent diffère *a priori* de la créature démoniaque (du moins, elle ne saurait s'y réduire) évoquée par l'intéressé. Par contre, je m'interroge au sujet de la santé mentale de ce dernier, qui oscille entre Charybde et Scylla : tantôt, il est saisi par une angoisse catastrophique de fin du monde (donc maternel !) qu'il aurait la charge d'essayer d'empêcher ; tantôt, il lutte avec énergie contre la personne que cible cette angoisse (il accuse à cet effet sa mère de sadisme et de maltraitance) pour se dégager de cette mission écrasante et tenter d'exister par et pour lui-même. J'y réfléchis et j'en viens à penser que cette oscillation est quand même de bon pronostic : elle signe moins la présence d'un clivage psychique irréductible que d'un mouvement dialectique ; elle suggère davantage un fonctionnement psychique tiraillé jusqu'au paroxysme qu'en voie de désagrégation sous l'effet d'un processus dissociatif. Si un risque d'envahissement psychotique au moins partiel existe, comme en témoigne l'ampleur de son angoisse de fond, plus marquée que chez de nombreux autres adolescents, Mokhtar possède toutefois la ressource psychique de s'y opposer sans recourir au repli et au refus de communiquer ou à l'explosion délirante. En d'autres termes, il a la possibilité de ne pas utiliser des mécanismes de défense psychotiques contre les crêtes dépersonnalisantes de son angoisse. Ceci dit, il est hors

de question de le «laisser dans la nature» et il est clair qu'en plus de nos entretiens de guidance cet adolescent doit bénéficier d'une prise en charge psychothérapique.

La mère de Mokhtar est ponctuelle à notre rendez-vous. Elle est attentive et n'exprime aucune méfiance. Elle m'explique que sa situation financière est difficile, mais pas dramatique; elle n'est ni à la rue ni seule au monde. Je constate en revanche que Mokhtar a raison sur un point : cette femme fait parfois sentir à son fils que sa scolarité a un coût, pas à cause des fournitures scolaires mais parce qu'il ne ramène pas d'argent à la maison ! Il est évident que l'hypersensibilité de l'intéressé trouve une source d'amplification sans butée dans ce reproche, au demeurant étrange. J'interroge cette mère sur sa propre adolescence : elle a interrompu ses études en Terminale pour travailler puis se marier, en fait sous la pression de ses parents. Je m'autorise à lui faire remarquer que rien ne l'oblige à faire de même avec son fils, qui dispose de toute façon (comme me l'a appris l'assistante sociale scolaire) d'une bourse et ne constitue donc pas un fardeau financier. Surtout, je lui demande d'être cohérente avec Mokhtar : si elle souhaite qu'il travaille au plus vite pour améliorer la situation économique de la famille, pourquoi ne lui en a-t-elle pas fait part au lieu de peser sur ses fragilités narcissiques au moyen de piques aussi dévalorisantes qu'infondées ?

Au fur et à mesure de l'entretien, je réalise que cette femme règle à travers son fils les comptes qu'elle n'a pas soldés avec son ex-mari, qui rechignerait à lui verser la pension alimentaire fixée par décision de justice malgré de confortables revenus. Par-delà le fils, c'est le père qui est visé (ainsi, sans doute, mais c'est un point que je n'ai alors pas pensé à travailler, que l'origine arabe de cet homme, la mère de Mokhtar étant, elle, « franco-française »). Mon interlocutrice semble d'abord stupéfaite par mon interprétation, puis lâche : « Vous avez peut-être raison. Au fond, je ne sais pas pourquoi j'avais épousé cet homme. » Je prends soin de ne pas la stigmatiser et je lui fais remarquer que cette incertitude en matière de projet conjugal a pu compliquer l'effort accompli par son fils, à l'instar de tous les adolescents, pour se situer dans une filiation. Elle murmure alors : « Mokhtar est mon fils. Je l'ai voulu ; ça, c'est sûr. » Je me permets d'ajouter que l'adolescent est non seulement le fils d'une mère, mais aussi celui d'un père. Je réalise *in petto* que puisque cette femme a éliminé son ex-mari de son environnement et de son discours, Mokhtar est, à son niveau générationnel, voué à être écartelé sur le plan psychique par un défaut d'articulation entre ses lignées. Pour des questions d'emploi du temps, l'entretien prend fin. Je laisse à la mère de Mokhtar la possibilité de revenir me voir.

Le partenariat : partage pragmatique des tâches et étayage mutuel

Après cet entretien, je contacte l'assistante sociale scolaire pour lui faire part de mes impressions, qui s'avèrent recouper les siennes. Mon interlocutrice me dit que depuis notre dernier contact, elle a pensé proposer à Mokhtar de résider à l'internat du lycée, de façon à mettre un peu de distance entre sa mère et lui et à ce qu'il puisse disposer d'un environnement tiers, entre adolescents, extérieur à sa famille et au volet enseignement de sa scolarité. J'approuve sans réserve ce projet. La mère de Mokhtar, rencontrée peu après par l'assistante sociale, accepte, surtout lorsqu'elle apprend que le séjour en internat de son fils ne lui coûtera pas un centime ! Une semaine plus tard (nous sommes en avril), cette mesure est effective.

Au cours d'une absence imprévue de ma part, Mokhtar passe plusieurs fois au Point Accueil Écoute Jeunes et il a quelques discussions informelles avec les deux animateurs de notre équipe. J'apprends à mon retour que l'expérience de l'internat a atténué ses angoisses. Lorsque je le revois, c'est pour s'excuser, avec une vivacité inhabituelle, de ne pas pouvoir rester longtemps avec moi parce que des copains de l'internat l'attendent pour jouer aux échecs. Je valorise sa capacité à s'inscrire dans une activité ludique, de surcroît entre pairs d'âge.

L'entretien suivant est plus long, mais Mokhtar est redevenu crispé. Il y a deux raisons à cela : d'une part, l'internat ne le dispense pas de devoir « affronter » sa mère au cours du week-end, même si cette dernière (suite à une recommandation appuyée faite par l'assistante sociale scolaire et moi-même) ne l'oblige plus à l'accompagner chez son ami ; d'autre part, les épreuves littéraires du bac approchent et Mokhtar est torturé par la conviction que personne ne l'aidera à s'y rendre (les examens auront lieu à une dizaine de kilomètres) : « Ma mère n'a pas de voiture. Mon père et mes oncles refuseront. Ma mère ne voudra pas payer l'autocar en prétextant qu'elle n'a pas assez d'argent ». L'imaginaire maternelle terrifiante insiste et refait surface. Face à cela, l'assistante sociale et moi décidons de prendre deux mesures : elle s'engage auprès de Mokhtar à le conduire en voiture à ses examens et je parle à l'adolescent de l'intérêt qu'il y aurait pour lui à doubler nos rencontres d'une prise en charge psychothérapeutique (et, au besoin, médicale pour agir sans délai sur son angoisse) au centre médico-psychologique de la ville, où je m'engage à l'accompagner pour le premier rendez-vous afin de soutenir sa démarche et de faciliter le relais. Ainsi, outre le caractère concret des accompagnements que l'assistante sociale scolaire et moi avons offerts à Mokhtar, celui-ci a pu commencer à *intérieuriser le fait psychique, qui passe par un fait social sans ambiguïté, que des adultes sont capables de s'articuler de manière cohérente et contenant pour lui venir en aide.*